

HOUCHANG GUILYARDI (SOUS LA DIRECTION DE). *VOUS AVEZ DIT  
JOUISSANCE ?*

Orsola Barberis

ERES | « [Figures de la psychanalyse](#) »

2020/1 n° 39 | pages 233 à 237

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749266947

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2020-1-page-233.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Houchang Guilyardi (sous la direction de) *Vous avez dit jouissance ?*<sup>1</sup>

• **Orsola Barberis** •

Portant le même titre que le cycle de conférences organisé par l'APM (Association psychanalyse et médecine) qui a eu lieu à Paris entre 2016 et 2017, ce recueil d'articles est formidablement bien conçu puisque, en relativement peu de pages, il permet de donner une véritable assise à ce concept psychanalytique qui est tout à la fois si complexe et si essentiel.

Il suffit de penser aux ouvrages qui l'ont précédé – pas si nombreux à vrai dire –, à chaque fois des livres très épais et parfois excellents, mais qui ne permettaient pas de se faire une idée bien précise du cheminement de cette notion dans la pensée de Freud et de Lacan. Or, ce recueil est parfaitement orchestré autour de deux textes fondamentaux : celui de Jacques Sédat et celui de Bernard Toboul, qui donnent l'assise à ce concept polyédrique, et qui permettent de se repérer avec aisance dans la lecture des autres contributions qui, elles, visent des points plus spécifiques, dont on profite

d'avantage encore parce que nourris par la clarté de l'approche théorique de ces deux auteurs. Par ailleurs, il me paraît important de saluer la présence, dans le recueil, d'une conséquente partie clinique, ce qui, paradoxalement, est relativement rare, malgré l'importance substantielle qu'elle devrait normalement avoir.

Le terme même de jouissance renvoie de manière précise à la pensée de Lacan, même si, comme le montre Jacques Sédat, il est important de l'articuler à ce qui, dans la pensée freudienne, lui donne naissance et lui procure une assise. Et c'est pour cette raison qu'en exergue, nous trouvons cette magnifique citation de Lacan aux allures très enjouées et, de fait, terrifiante : « Il est important que vous sachiez que la jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, et qu'une fois qu'on y entre, l'on ne sait pas toujours jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille, et ça finit par la flambée à l'essence<sup>2</sup>. »

1. H. Guilyardi (sous la direction de), *Vous avez dit jouissance ?*, Toulouse, érès, 2019.

2. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Le Seuil, 1991.

Cette phrase – qui pourrait bien être conçue à partir de l'œuvre de Sade, et plus précisément à partir des *Cent vingt journées de Sodome* (même si Lacan ne cite pas ce texte), sans doute le plus effrayant de toute la production sadienne – illustre parfaitement la possibilité qu'a la jouissance de jouer sur un éventail de registres capables d'aller du plus « innocent » au plus effrayant, tout comme, dans les *Cent vingt journées*, le récit s'échelonnait des passions simples (pas si innocentes que ça) jusqu'aux passions meurtrières.

C'est probablement au niveau de la jouissance-« chatouille » que l'on pourrait inscrire le très beau texte d'Hou-chang Guilyardi qui ouvre le recueil, où l'auteur nous rappelle un magnifique passage du séminaire XVII où il est dit : « ...le lis des champs, nous pouvons bien l'imaginer comme un corps tout entier livré à la jouissance. Chaque étape de sa croissance identique à une sensation sans forme. Jouissance de la plante. Rien, en tout cas, ne permet de lui échapper. C'est peut-être une douleur infinie d'être une plante [...] il n'en est pas de même pour l'animal qui a [...] la possibilité de se mouvoir pour obtenir surtout le moins de jouissance. » De la jouissance de la plante – le choix que fait Lacan du lis fait référence à l'Évangile de Luc (XII, 27), mais il n'avait sans doute pas échappé à Lacan que le lis, ou plutôt le lys, pouvait bien être la petite fleur, traversée de jouissance, dissimulée dans la psychanalyse – H. Guilyardi souligne bien le côté sans limites et commente : « À travers leur immobilité apparente, les plantes pratiquent nécessairement une échappée à la jouissance. Elles ne sont que sexualité, préviennent les

biologistes. » Jusqu'à suggérer que les « minéraux sont sièges d'interactions permanentes, soumis aux entrechocs frénétiques et incessants des éléments qui les composent. » La jouissance au cœur de la vie, de toute forme de vie. Ce n'est pas peu dire sur la place occupée par la jouissance, la jouissance que Lacan, à cette période, commence à explorer.

En effet, c'est dans ces mêmes années 1968-1970, que le concept de jouissance intervient pour marquer « la rupture d'avec le modèle linguistique pour penser l'inconscient », comme le souligne Bernard Toboul. Et, effectivement, l'introduction de la jouissance en tant que concept central, dans ces années-là, peut être considérée comme « un primat de la jouissance sur la structure dans la pensée de Lacan » et, par conséquent, marquer la sortie du modèle linguistique. Nous sommes face à un véritable tournant. Sans qu'il y ait abandon de la structure, la jouissance y acquiert une position décisive. Lumineux !

Mais comment la jouissance fait-elle son apparition dans la pensée analytique, et comment se présente-t-elle avant son indiscutable prise de pouvoir ? Le superbe article de Jacques Sédad nous est d'autant plus précieux qu'il nous permet de nous orienter là où la jouissance n'a pas encore revêtu ses habits de lumière. Très rares, nous dit Jacques Sédad, sont les occurrences du mot *Genuss* (jouissance) chez Freud, qui s'attache bien plus à analyser la satisfaction (*Befriedigung*) et le plaisir (*Lust*), même si très vite ce dernier, complice Marie Bonaparte, sera souvent traduit par jouissance comme dans le cas de *L'homme aux rats* : « ...l'horreur d'une jouissance (*Lust*) à lui-même inconnue »... Nous retrouvons,

en revanche, deux pulsions chez Freud : la pulsion de genre (*Geschlechtstrieb*) et la pulsion sexuelle (*Sexualtrieb*). Encore une fois, la première est, comme *Lust*, souvent méconnue et mal traduite, car assimilée à la pulsion sexuelle, alors qu'il s'agit « d'une pulsion identitaire, qui fait l'économie de tout processus d'identification comme condition d'une reconnaissance de soi ». Étape essentielle, car à la source de ce qui permet justement de ne pas se retrouver dans la position du lys et d'échapper par conséquent à une jouissance « flambée à l'essence ». C'est à la pulsion de genre que l'être humain doit son entrée dans le « stade qui inaugure l'autonomie de la pensée et la séparation d'avec le corps d'autrui. À corps séparés, pensées séparées. » La jouissance, chez Freud, renvoie toujours à une impossible séparation d'avec la mère, et donc à « une dissolution de soi par l'envahissement de l'autre maternel, qu'on peut alors désigner comme le grand Autre ». C'est la séparation qui est centrale dans les intérêts de Freud, séparation qui – comme il l'écrit en 1915 à Lou Andreas-Salomé, dans une lettre citée par Jacques Sédot – déjoue le risque de se perdre « dans une bouillie originaire ».

C'était côté Freud. Côté Lacan, Bernard Toboul nous entraîne sur une autre scène, et plus précisément sur une scène que Lacan appelle, avec un néologisme puissant, *l'obre-scène* (1977). Non pas l'ogre-scène, nous dit B. Toboul, tout en soulignant que, parfois, cela aurait pu être, mais l'obre-scène. Une « Autre scène », poursuit l'auteur, « que Freud est allé chercher chez Fechner, *l'Autre scène* avec un grand A, lieu d'origine du signifiant, et de l'obscène ». De la bouillie originaire à l'ob-scène, en

passant par l'Autre scène, apparaît en filigrane la cuisine de la sorcière avec son chaudron bouillonnant : nous sommes là dans la *Hexenstube* du Faust, dont Lacan cite trois vers en exergue à « La lettre volée ». Les *Écrits* datent de 1966, à peine quelques années avant la rupture épistémologique introduite par la jouissance. D'ailleurs, si la scène de la cuisine de la sorcière évoque facilement l'appellatif d'obscène, ce même terme est celui que, maintenant, Lacan utilise au sujet de ce que subit l'enfant des parents au niveau du langage : « obscénité subie ». Et B. Toboul de rajouter : « À quoi il faut ajouter que cette obscénité n'est pas seulement subie mais réappropriée par l'enfant qui en fait son propre usage, qui en fait le jeu de sa propre jouissance avec ce qu'il reçoit. » L'obre-scène déplace la source même du langage qui quitte l'Autre scène, lieu d'origine du langage et lieu du trésor des signifiants, pour s'ancrer dans l'écart que tout langage comporte. Cet écart est, parce qu'écart, terrain de jouissance : il est terrain de traumatisme (traumatisme). D'où l'invention d'un autre néologisme, en 1971, celui de *lalangue* : « la jouissance prise à l'usage du langage par le sujet de l'inconscient ». Le langage délaisse le champ de la communication pour s'approprier celui de la jouissance.

Il y a de fait trois sections dans ce recueil. Cela n'apparaît pas dans la table des matières, mais il s'agit de quinze articles, et, discrètement, chaque section de cinq est introduite par une citation. Ainsi une trame se tisse aussi grâce à la pertinence des phrases choisies pour introduire chaque partie. Mais encore un mot sur cette section sous l'emprise des Danaïdes : l'article très détaillé de

Geneviève Vialet-Bine sur « La jouissance masochiste » et celui de Nestor A. Braunstein sur la « Jouissologie ».

C'est avec *Au-delà du principe de plaisir*, nous dit G. Vialet-Bine, qu'il se marque un tournant décisif dans l'élaboration freudienne du masochisme, considéré jusque-là, par Freud, comme un simple renversement du sadisme. La pulsion de mort y apparaît comme primordiale et fondatrice, et « c'est le masochisme qui est premier ». Lacan aussi réaffirme le masochisme primaire comme constitutif du Sujet : « Il y a en effet pour lui un "masochisme primordial" qui est à comprendre comme l'effet de l'aliénation du sujet au langage et à sa prématurité, le poussant à se faire l'objet de l'Autre, garant de sa survie à l'orée de sa vie. » Prix à payer pour rentrer dans la communauté humaine, « celle des êtres parlants ». Et c'est cette soumission du sujet à une jouissance venue de l'Autre qui « éclaire la position originelle du masochisme dans la sexualité ». La culpabilité et la répétition assurent la suite.

Le long article de N.A. Braunstein s'inscrit parfaitement dans le tonneau des Danaïdes, et si le texte de H. Guilyardi, on l'a vu, va peut-être du côté de la *chatouille*, celui de N.A. Braunstein est assurément près de *la flambée à l'essence*. En effet, comment positionner autrement ces phrases cinglantes de Bataille ? : « Essentiellement, le domaine de l'érotisme est le domaine de la violence, le domaine de la violation » ; « Dans l'érotisme des corps, le jeu du partenaire masculin consiste à opérer la dissolution de la femme par la mise à nu et la pénétration, puis à participer à cette dissolution. La violation de l'individualité de l'autre rend possible la fusion des

deux partenaires », où l'on remarquera que cette dernière phrase tend vers un petit côté élégiaque..., ce qui est aussi, avec le reste, le propre de Bataille. En quoi Bataille est plus éloigné de Sade que ce qu'on pense généralement : là où Bataille fait appel à l'univers pour témoigner de la nudité, du sexe ouvert et exposé au rire des étoiles, Sade se limite à vouloir férocement « attaquer le soleil ». D'une jouissance et d'une autre !

Les deux sections suivantes répondent pareillement à deux citations de Lacan. La première joue sur le paradoxe : « ...cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien », et la deuxième d'une certaine façon aussi, car elle souligne, *via* sa jouissance radicalement Autre, le rapport plus étroit qui est celui de la femme à Dieu. Dans cette première section, les articles ont affaire au savoir, souvent en passant par des textes littéraires. Claude Rabant nous offre un beau regard sur un texte de Marguerite Duras, et Jeanne Laffont s'interroge sur le littoral comme espace frontière à travers le texte célèbre de Siri Hustvedt, *La femme qui tremble*. Marielle David revient sur Antigone en s'interrogeant : son désir pur n'est-il pas, au fond et plutôt, une jouissance pure ? Et, effectivement, Antigone rentre de plain-pied dans la malédiction des Labdacides, alors que seule Ismène, sa sœur, qui n'est pas prête à sacrifier sa vie, semble capable de déjouer le sort funeste qui persécute cette lignée. Le texte de René Major fait également référence à la Grèce Antique, non pas à travers un personnage, mais à travers une notion, celle d'*hubris* : la démesure – guerres, cruauté – est appréhendée en tant qu'autoconsommation du pouvoir. La non-intégration de l'altérité produit une autoconsommation qui

mène à l'autodestruction : la démesure rime alors avec pulsion de mort. Aussi, le *djihadisme* des adolescents, dans « Jouis- sance de la terreur » de Danièle Epstein, est là pour illustrer la « bunkérisation de ces jeunes sur un terrain psychique miné ».

La dernière partie du livre est à l'enseigne des femmes – il en est ainsi du texte très intéressant de Jacqueline Scheffer et de celui de Nicole François –, ou bien elle renvoie au mysticisme, et c'est le cas de Danièle Lévy. La partie

clinique est très dense, avec trois écrits qui illustrent bien la pratique hospita- lière. Emblématique de la jouissance est le titre choisi par Jean-Pierre Winter pour son intervention qui nous rappelle ou nous fait connaître un vers du poème d'Aragon, *Il n'y a pas d'amour heureux*. C'est donc par la citation de ce titre que je rends hommage à ce livre important sur la jouissance : « Et quand il croit serrer son bonheur, il le broie. » La jouissance en plein !